

La porte se referma et Beauchêne attendit, bourrelé par l'angoisse.

Après quelques minutes, pendant lesquelles Jacques Beauchêne resta debout, agité de mouvements fébriles, la porte du cabinet s'ouvrit enfin... L'employé en sortit, suivi du visiteur qui avait précédé le maître d'armes.

Notre héros jeta sur le policier un regard plein d'angoisse.

— Suivez-moi ! dit celui-ci.

Jacques fit un mouvement de joie et se précipita en avant.

Assis près d'un petit bureau, un homme annotait de coups de crayon fébriles des feuillets épars devant lui.

Au bruit de la porte, il leva la tête. Ses yeux pétillèrent derrière ses lunettes et se fixèrent sur le Roi des Braves dont il eut l'air d'admirer la superbe carrure :

L'employé s'était discrètement éclipsé.

— C'est vous, demanda d'une voix brève l'homme aux lunettes, qui avez insisté pour me voir ?

— Oui, monsieur.

— Il s'agit, avez-vous dit, de la disparition d'un jeune homme ?

— Mon fils, oui, monsieur.

— Comment vous nommez-vous ?

— Jacques Beauchêne.

— Que faites-vous ?

Je suis maître d'armes, rue de Richelieu.

— C'est là que vous habitez ?

— Non, monsieur. J'habite Belleville.

— C'est bien cela, murmura à demi-voix le chef de la sûreté.

— Quoi ! monsieur, s'écria Beauchêne, les mains jointes, vous sauriez quelque chose ?

— Peut-être... Quel âge a-t-il, votre fils ?

— Vingt et un ans bientôt.

— Il y a deux jours qu'il a disparu ?

— L'avant-dernier nuit.

— Il était sorti tard ?

— Il était allé au théâtre.

— Plus de doute alors... Votre fils est bien le jeune homme qui a été ramassé cette nuit-là par des sergents de ville en haut de la rue de Paris.

— Mort ? bégaya Beauchêne d'une voix privée de salive...

— Non blessé seulement...

Beauchêne eut un sursaut de joie.

— Le policier frappa sur un timbre.

— Gravement ? balbutia le maître d'armes.

— Un coup de casse-tête sur le crâne et un coup de couteau en pleine poitrine.

Notre héros chancela.

Son front s'était baigné d'une sueur froide.

— Grand Dieu ! murmura-t-il.

L'agent que le chef de la sûreté avait sonné se présenta.

— Où est donc, demanda le policier, le jeune homme trouvé l'autre jour rue de Paris ?

— On l'a transporté à Lariboisière, monsieur... Il n'y avait pas de place dans les autres hôpitaux.

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Bien que son état soit grave, on ne désespère pas de le sauver.

Jacques Beauchêne poussa un un soupir de soulagement formidable.

— Et je pourrai le voir ? demanda-t-il.

— Nous allons examiner ça.

Le chef se tourna vers son agent.

— Dans quelle salle se trouve-t-il ?...

— Dans cinq minutes, je vais vous le dire, répondit l'employé qui se retira.

Beauchêne resta seul avec le chef de la sûreté.

Depuis un moment ce dernier observait avec attention le maître d'armes.

La douleur terrible peinte sur la figure du pauvre homme l'avait touché, malgré l'habitude qu'il avait des misères humaines.

Le policier reprit son interrogatoire.

Et le jeune homme était de mœurs régulières ?

— Il ne s'absentait jamais, répondit Beauchêne.

— Que faisait-il ?

Il est étudiant. Il habite d'ordinaire le quartier Latin, mais, ce soir-là, il devait coucher chez nous.

— Quelle raison avait motivé ce changement dans ses habitudes ?

— Une aventure assez singulière, qui n'est pas étrangère, je crois, à l'attentat dont il vient d'être victime.

— Pouvez-vous me la raconter ?

— C'est pour cela que j'ai insisté pour vous voir.

A ce moment l'agent que nous avons vu sortir ouvrit la porte.

— Le blessé est dans la salle Saint Joseph, lit 32.

— Bien.

L'homme se retira.

— Vous me permettez de le voir ? demanda le maître d'armes d'une voix séchée par l'anxiété.

— Je vous donnerai un mot pour le directeur.

— Oh ! monsieur, que de remerciements !

Notre héros allait s'élancer. Le policier le retint.

— Mais auparavant, reprit celui-ci, il faut que vous me donniez sur le crime tous les renseignements possibles.

— Je suis tout disposé à répondre.

— Ainsi, selon vous, ce ne sont point des rôdeurs qui l'ont attaqué pour le voler.

— Oh ! non, monsieur, s'écria Beauchêne avec conviction.

— C'est cependant ce que nous avons cru tout d'abord bien que le jeune homme n'eut pas été volé, mais les agresseurs auraient pu être dérangés et n'avoir pas eu le temps de le dépouiller.

— Ce n'est pas pour le voler qu'on l'a assailli, dit Beauchêne.

— Il avait donc des ennemis ?...

— Oui, monsieur, et des ennemis puissants, terribles.

— Vous les connaissez ?

— Je le crois, mais je n'ai pas de preuves encore, et je ne puis pas les nommer, mais cela ne tardera pas.

— Sachez que je suis tout disposé à vous aider.

— L'homme que je soupçonne est riche, honoré...

— La justice ne s'arrête pas devant ces considérations. Beauchêne secoua la tête.

— Si je vous disais le nom sur lequel j'ai des doutes, vous seriez le premier à vous récrier, mais je ne le dirai pas sans être sûr de ce que j'avance.

— Vous avez raison. Il ne faut pas accuser à tort.

— Je vous demande quelques semaines et alors !

Un éclair de vengeance brilla dans l'œil du maître d'armes.

— Vous me trouverez toujours prêt à vous seconder s'il s'agit de punir un criminel.

— Je vous remercie, monsieur, et je compte sur vous, et pour vous montrer que je n'abuse pas, je vais vous raconter l'histoire d'Henri... C'est le prénom du blessé.

En quelques mots rapides, notre héros fit le récit que nos lecteurs connaissent, le sauvetage de son fils adoptif, le crime dont il avait été une fois victime... et les motifs qu'il avait de craindre que cette nouvelle entreprise ne fût la suite de la première...

Le chef de la sûreté avait écouté attentivement cette narration.

— En effet, dit-il, il y a là quelque mystère qu'il faut éclaircir... Je ne doute pas que votre fils n'ait été réellement l'objet de la tentative de meurtre que vous me signalez, mais il ne pourrait sans doute pas fournir de preuves suffisantes pour faire arrêter la personne... Les circonstances de l'attentat ont été telles qu'il sera toujours facile à la femme de se défendre et de nier. Elle pourra dire que